

Minnie et son Nounours

St Batsal

Tout mouillé, et il fallait que Minnie soit très excitée. C'est comme ça qu'elle l'aimait beaucoup Nounours, tout mouillé et bien chaud. Et si l'excitation retombait le mouillé devenait froid et dur — ça lui donnait cette impression de dureté. C'était dur et froid comme du métal — de la pierre avec du bois dedans, dureté cristalline, comme l'attente d'un corps, juste avant la fin. Alors elle jouait avec lui lorsqu'elle se sentait très exaltée, et capable de conserver son ardeur.

C'était difficile : on ne peut garder une excitation indemne — c'est impossible. Elle retombe ou prend de l'intensité. Nounours mouillé, avec son museau écrasé et à la truffe recousue mille fois. La truffe, toujours, était dure, et jamais froide.

Minnie aimait se terminer à la truffe. Elle aimait dire « mon abricot, ta truffe ! », « ma chatte, petit ourson ! ».

Elle aimait penser que son clitoris était la toute dernière, la vraie, extrémité de son corps. On ne le voyait pas malgré son décrochement. Nounours le trouvait avec une patte. Nounours le frottait avec son museau, Nounours le chiffonnait davantage. La toute extrémité de la bête en peluche, c'était sa truffe. Mais avant d'en arriver là, elle l'aimait avec sa patte. La patte qui trouvait. Minnie, une personne qui aimait.

Minnie se promenait parfois avec sa peluche. On ne remarquait rien dans la rue. On voyait sa joie seulement. Et sa jupe large en corolle, oh ! Nounours glissé dans les collants. Une petite patte dans la vulve. Elle pensait « je me déplace et je fais bouger ta patte ». Il bougeait trop parfois — Minnie voyageait trop. « Cette sale petite patte ! ». C'est qu'il fallait se presser de trouver un endroit ! Ça l'agaçait, et en même temps l'excitait davantage, elle mouillait davantage, la patte glissait davantage. Un lieu pour replacer la patte, le lieu de sa patte lorsqu'elle porte ses collants.

Comme dans le miroir de l'armoire face au lit. Parfois il fallait insérer à nouveau la patte. Quand elle était trop excitée cela sortait, et l'excitait encore, et c'était parfait. Nounours restait bien chaud. Et Minnie aimait voir son index tendu enfilet encore le membre rendu plus mou encore par son fluide. Elle aimait voir son doigt vernis, se poser sur la patte, en attelle, et disparaître. Elle s'attardait parfois à l'attendre réapparaître.

Elle imaginait devenir ingénieur, et d'abord pratiquer la chirurgie : lui ouvrir le dos — le dos, oui, elle le savait privé de colonne et de chair. Inciser le dos, au scalpel, donc, s'ingénier à lui greffer un son, un haut-parleur, et faire parler Nounours. Mais c'était ridicule, et elle aimait juste l'imaginer. Qu'aurait énoncé Nounours ?

Minnie n'avait pas pratiqué cette ouverture. D'autant qu'elle avait déjà essayé une autre machine, simple, un mécanisme du voir. Cela n'avait pas fonctionné. À la place des yeux noirs en plastique elle avait cousu à Nounours deux petits boutons en miroir. Il s'était retrouvé sans yeux. Elle avait détesté se voir, rencontrer ses yeux plus précisément. Et cela la poussait à ne pas trop s'agiter lors des caresses. Et si Nounours la regardait, sans les yeux, rien ne la regardait, en revanche, à travers les deux petits miroirs. Et rien n'œuvrait, dans son désir.

Elle tassait Nounours sous le drap du dessus. En faisait une bosse, qui se détachait trop bien de la surface en coton blanc, pour qu'on puisse croire à un fantôme. Pour cela, Minnie insérait sous les bords de Nounours invisible le centre du drap. Apparaissait donc un pli, au milieu du lit, qui dessinait le contour de Nounours. De la bosse plutôt. Elle y frottait sa vulve. Mais vraiment tout au bord des plis intimes et pas vraiment sa vulve. Elle frôlait, plutôt, le coton rêche et amidonné. Ça la rendait folle, comme si sa chatte était presque sèche. Mais Minnie sécrétait, sécrétait.

Lorsqu'elle formait cette bosse, elle gardait souvent ses chaussures aux pieds. Pour l'équilibre ; les bras dans le dos, elle se tenait aux talons, comme à des poignées. Cela libérait son bassin. Et tous ses oiseaux aussi — c'est ce qu'elle disait ; elle frôlait de ses jolis plis le blanc coton rêche et libérait ses oiseaux.

« Pii, pii, piii, pii », des oisillons, sans même de plumes.

Un 29.02, Minnie ouvrit bien ses plis et suçà l'oreille de Nounours. (L'écriture est différente alors qu'elle précise ne pas avoir recommencé. Minnie a dû revenir dans le carnet, et feuilleter les pages en arrière, pour noter cela).

Un 09.03, elle fit saillir le museau de Nounours entre ses chaussures à talons et, accroupie, les fesses en arrière, elle ouvrit et ferma l'anus sur sa truffe. Elle s'endormit tout contre lui.

Minnie amène Nounours au bureau les 11.12.13.14/03 ; les 02.03.04/04 ; les 24.25.26.27/05. Elle l'installe sur son fauteuil toute la journée, sous elle. On lui trouve de jolis yeux, les 11.13/03 ; le 04/04 ; les 26.27/05.

On trouve d'autres choses sur le carnet, pas forcément datées. Je l'ai remis où je l'avais trouvé, dans une boîte plus grande, et que Nounours entre aussi. Je n'ai encore rien déballé d'autre dans le grenier depuis que Minnie est morte. J'ai tout rassemblé dans un coin et, du côté vide, j'ai posé la boîte. Je m'attaquerai au reste plus tard. Je ne m'habitue pas à ne plus voir Nounours sur la commode, déjà, sans espoir de le voir apparaître à nouveau. Elle me l'avait donné le jour de mes douze ans, avec la recommandation d'en prendre soin. Il y a comme une perte au cœur de ma chambre, plus forte encore que celle de Maman.

C'était mes premières règles. Douze ans pile. « Bon anniversaire ! » avait dit maman en riant.

Ils s'étaient disputés plus tard, son comportement avait été celui d'une idiote, selon lui. De quelqu'un qui ne réfléchit pas. Minnie avait tenu tête, elle pensait vraiment que c'était un beau cadeau d'anniversaire à 12 ans. Une belle rencontre. Comme si le temps faisait son nid, qu'un nouveau lieu était créé dans mon monde.

J'étais affolée. Que se passait-il ? On m'en avait parlé, et j'avais tout oublié avec l'invasion. Le collant mauve en laine, tout neuf, mon cadeau, inondé de ce que ma mémoire avait oublié. Un instant auparavant pourtant, j'aurais pu dire ce que c'était, et d'où le sang venait. Il avait créé sur le collant en laine les limites de ce nouveau lieu qu'avait évoqué maman.

J'ai retrouvé ce collant dans un deuxième carton du grenier. Avec le nouveau pays — à cette époque — dessiné, asséché. Une plaque qui avait dû noircir. Une feuille d'éphéméride était jointe ; mes douze ans. Et un autre carnet encore. C'est de celui-ci que vient ce que je relate. J'allais parler d'illustration, mais non ; le feuillet d'éphémérides était collé sur tout l'espace de la couverture du carnet. Quelques pages noircies seulement — cinq. Ce deuxième carton est maintenant côté Nounours dans le grenier.

Ils s'étaient disputés, et il l'avait punie. Mais la punition s'était vite transformée. Je l'ai lu sur le carnet — pas celui enfermé avec Nounours, l'autre — celui-là. Minnie avait passé plusieurs sommets de la jouissance. Elle aussi était indisposée ce jour-là, avec tous ces œufs morts. Il a dit qu'il allait lui faire retrouver la mémoire au sujet de cette histoire de règles. Il a sorti le tampon de sa vulve. Celui-ci était tout imbibé et pendant qu'il encaillait Minnie, il la flagellait en tenant le tampon entre deux doigts, par la ficelle.

À la date du 03.12, il y a la note qui explique cela. Et sur la page d'en face, la trace du tampon déplié, ouvert, faite avec ce qui restait du sang après la flagellation.

C'est le lendemain qu'elle m'a donné Nounours, pour me consoler — pour lui faire plaisir aussi, à lui, le calmer. Mais j'ai toujours fait comme si c'était vraiment le jour de mes 12 ans. Je voulais lier tous ces

événements le même jour. En fait, c'était le même jour, il durait plus de 24 heures c'est tout.

Les mois 12, lorsque vient le 3, et que je sais que mes règles seront là, ça me rend folle de joie. Il me faut un homme ce jour-là. Je n'aime pas qu'on me flagelle, j'aime juste baiser pendant mes règles. Je deviens beaucoup plus sensible, même dans le courant de l'année. Mais c'est vrai que lorsque ça coïncide avec mon anniversaire je suis dans des dispositions particulières.

J'ai jeté tout ce qui était remisé dans le carton avec le collant et le carnet avec la couverture en éphémérides. J'ai juste posé ça dans une boîte à chaussures. C'est la vieille boîte de Minnie, la vieille boîte des chaussures, celles où elle s'accrochait en se frottant sur le drap amidonné. Je l'ai retrouvée par hasard, et une fois ouverte, ça faisait « pii, pii, pii, pii » dans ma tête — les oisillons !

C'est rare quand les souvenirs me font rire.

Une fois, longtemps après mes 12 ans, bien après l'arrivée de Nounours dans ma vie, il a disparu. Je partais en vacances le lendemain et on s'est retrouvé à mon retour. On l'avait assis sur la commode, comme d'habitude — la commode qui aujourd'hui encore fait face à mon lit. Nounours avait le cou à moitié tordu, c'est pour ça que je m'en souviens.

Ça lui donnait un air attentif, sa tête légèrement penchée de côté, et tendre. Mais ça ne veut rien dire ; ne peut-on pas être attentif à mépriser ? Moi, je voulais lui donner un sourire, mais ce n'était qu'une peluche. J'avais 20 ans à peu près.

J'ai trouvé, dans le grenier, un carnet qui relate de la disparition.

Depuis mes quinze ans elle refusait que je la nomme « maman ». C'est étrange, j'ai trouvé cela — cette explication à ce reniement — dans le même carnet que celui qui relate de la disparition. Le Carnet de la Disparition. C'est le titre. Minnie écrit juste que, depuis mes premières règles, elle se refuse à ce que je la nomme ainsi, comme ma génitrice. J'aurais changé de monde avec cette marée. Elle aura attendu, réfléchi trois ans, avant de m'en parler, et que ce désir fasse partie de la mémoire.

J'ai sorti le carton du dessus — celui qui venait. Il y avait le carnet donc, et ses fameuses chaussures à talons hauts. À chacun d'eux était noué un bas, du côté de la forme du pied sur le voile. Rien à l'autre bout, juste l'ouverture et des traces de pinces — celles de porte-jarretelles j'imagine, que j'ai en horreur. Des fibres s'y trouvent un peu déchirées.

Dans le Carnet de la Disparition encore : un billet de train pour le sud ; une marque invisible qui a gondolé une feuille, comme si on y avait appliqué quelque chose de moite, mouillé même, tant la page continue de se tordre après tant d'années serrée dans le carnet. Les recto et verso de cette page sont vierges, et la feuille qui suit porte une mention : « sécrétions du 15.07, juste avant Pavlevka », et au-dessous ; « Dans la salle de bain. », et encore : « 19h30 ».

L'autre côté de la feuille, j'ai recopié le contenu : « À la dérive dans un orgasme, les talons de mes sandales préférées liés aux pieds du lit par mes bas, et avec Nounours serré contre mon visage, pourquoi cela

s'est-il poursuivi ainsi ? Pavlevka s'est mis à nous étrangler ensemble alors qu'il allait et venait dans mon cul. Fort, et partant de loin en arrière, à la limite de déculeter ».

Nounours était tout tordu. Elle se promit de ne pas le ramener lors des prochaines premières fois avec un inconnu. Comment allais-je retrouver Nounours sur la commode, elle s'en inquiétait...

Des notes plus loin : elle avait recommencé. Dans l'année, probablement, parce qu'ensuite j'ai quitté la maison. C'était le jour de mes 21 ans. Minnie avait eu une larme et penchait la tête, tendrement. Tout était prêt dans la voiture et je tenais Nounours dans les bras. À cette époque, je ne l'imaginai pas dans un carton.

Avant de continuer dans le grenier — je sens que je vais ouvrir tous les cartons, un à un, et avant de leur faire occuper le côté vide, il faut que je prépare le terrain.

J'ai déplacé et posé les trois découvertes au sommet de l'amas de cartons encore fermé. J'ai vu de nouveau ce lieu vide, comme la première fois où je suis montée après la mort de Minnie. Tout est en bois ici, dans le grenier. Les poutres, et le plancher et les lattes entre les poutres ; du bois clair. Il est vieux et incrusté de poussière. Je ne veux pas le nettoyer.

Voilà. Je l'ai peint en noir. La surface peinte a été pour l'instant délimitée par la possibilité que j'avais d'avancer mon bras — pour le plafond tout au moins. Aussi elle déborde un peu sur le coin encore encombré des cartons clos. Je n'ai pu aller plus loin, gênée par la masse qui s'élève.

Lorsque j'entre, toute la partie droite, et celle située face à la porte, sont couvertes. J'ai passé quatre couches, pensé que l'épaisseur compenserait l'absence de nettoyage des surfaces. La partie sombre avance au-dessus des cartons. La frontière est irrégulière, on peut voir que ça a été fait au rouleau.

La dernière couche noire, celle étalée sur le parquet, sèche.

Les cartons déjà ouverts ont été acheminés dans leur nouveau milieu. Ils y reposent aujourd'hui. Un peu plus de neuf semaines ont passé.

Je pensais à un mensonge — les ouvrir, les fermer à nouveau —, et les brûler. Non. Les brûler aurait fabriqué le mensonge. Juste les voir, voir leur contenu, écarter les quatre pans qui les enferment. Changer

l'agencement si c'est nécessaire, la trame, le tissu, que le contenu compose.

Jamais je ne serais allée plus loin si je n'avais pas amené Nounours. C'est sa place, et s'il change le contenu d'une seule boîte, c'est le contenu de tout le grenier qui change. Celui de chaque boîte. Amener Nounours ici était un geste d'importance que je n'ai pas maîtrisé.

J'étalerai sur chacune d'elle un noir qui sera verni. C'est que toutes les surfaces étaient mates ; bois et boîtes en cartons. La peinture également. Vernir du noir relève pour moi du paradoxal. Laquer les boîtes en carton est une idée inattendue. Une autre étrangeté : elles s'élèveront dans un cadre, un volume, noir et mat. C'est que je ne vernirai pas les lattes ni les poutres.

Un carnet répertoire et une date au tampon, placée bien parallèlement au bord supérieur. **SEPTEMBRE**. Ce genre d'empattement. Pas d'indication de jour, ni d'année. Minnie a fabriqué le carnet elle-même. Deux feuilles par lettres. De A à Z, 104 pages. 98 précisément : on a affecté à trois signes un seul feuillet.

Affecté ; aucun feuillet n'est arraché. On a fait un choix, probablement, dès la conception du répertoire.

À la lettre **P**, on peut lire Pavlevka. Aux lettres **H**, Hyacinthe, et **W**, Walt.

Ils étaient présents à l'enterrement. Walt a écrit : il ne pouvait se déplacer. Il faisait un soleil éclatant. Elle voulait que ce soit en bois brut, le cercueil, avec le bleu du ciel. Un vieux bois récupéré, devenu vieux, dans les gris. Rien d'autre que ces trois prénoms dans le répertoire.

C'est la quatrième boîte en carton, la première après la peinture. On y trouve aussi deux cachets, et divers objets frappés des lettres **P**, et **H & W**. Ou Minnie a accroché une étiquette, avec un fil de cuivre, oblitérée par les cachets.

Frappés d'un **P** : un quotidien du 8 septembre 199... — c'est effacé ; une paire de mules beiges ouvertes (le signe est gravé sur le cuir du coup de pied) ; une culotte, pliée et non portée. Dans un sachet transparent ; un mégot de cigarette. Je suis étonnée par une agrafe, plantée dans la tranche du journal. En page centrale, Minnie (ce ne peut être personne d'autre) a inséré un double feuillet. Les parties 1 et 4 sont vierges. Au milieu, un court texte à l'encre noire.

Il explique ce qui s'est passé, à quel moment de la journée (alentour de 13h00). Dans un jardin public, Pavlevka et Minnie se sont installés sur des bancs différents. Pavlevka « à portée de ma vue » (de la sienne à lui, si j'ai bien compris). Il tenait son journal, moins pour se dissimuler que pour attirer l'attention sur le papier, et sur sa propre attention à le lire. Minnie est assise, une jambe pliée dont le pied repose sur le genou de l'autre. On peut voir sous la robe sa chatte ouverte. La culotte du carton est celle qu'elle ne portait pas à ce moment-là. Je l'ai sentie, et le

parfum de son rouge à lèvres tient encore — la culotte devait être pliée dans le sac à main.

Minnie s’amuse à faire balancer la mule au bout de son pied. Elle le casse, le tend, joue à bouger les orteils et la mule pendille. La culotte est frappée du signe **P**, à l’endroit où se place la vulve, mais à l’extérieur. Il semble — mis à part le quotidien — que ce soit les lieux regardés qui ont été frappés du timbre.

Rien n’est précisé à propos du reste de cigarette. Il a probablement appartenu au passant qui s’est assis un moment sur le banc faisant face à Minnie.

Une indication à la fin de la page : elle avait joué à imposer une condition. Il était nécessaire que Nounours fût assis, sur le banc, aux côtés de Pavlevka et tourné vers elle.

C’est inquiétant. Peut-être ai-je mal réparti les objets ? Le mégot, non oblitéré, serait déplacé dans le paquet marqué du **P** ?

Seule surface marquée **H & W** : l’étiquette attachée par le fil cuivré au timbre lui-même !

Je me procure une petite boîte noire dans laquelle je dispose le timbre étiqueté. Elle est reposée au fond, à l’intérieur de la plus grande. Elle-même est annexée aux cartons déjà explorés, côté noir du grenier.

Minnie, déjà, connaissait Saline, de vue.

« On s'est installé au fond du bus (je l'avais laissée monter, ainsi que d'autres passagers, au risque de me faire voler la place que je visais : près d'elle), /.../ il n'y a plus de siège à l'arrière de ces nouveaux modèles, et je l'avais déjà rencontrée avec elle — moi —, Saline est même passée, un jour, chez nous, ce que j'adore chez elle ce sont les longs cheveux blonds qui pendent et bouclent tout le temps qu'on en descend les courbes, et ses ongles qu'elle peint aussi toujours d'une couleur insupportable, une sorte de gris brillant, un vernis argenté, /.../ sinon elle ne sait pas s'habiller, aucun goût ! et elle porte des lunettes à chier, et j'ai vu qu'elle portait des gants lorsqu'elle a envoyé une mèche dans son dos, j'étais déçue, mais je voyais sa blondeur et on était contre la vitre arrière du bus, alors je me suis étalée ; en m'affaissant un peu et j'ai laissé mes avant-bras aller à l'horizontale sur la barre métallique, ma main approcher Saline, je jouais aussi à me dire qu'on me voyait et devinait mes pensées alors je trouvais des trucs, des gadgets de mouvements pour progresser discrètement, il n'y avait que des centimètres en jeu, des millimètres, et je me penchais en avant par exemple pour, en me redressant, laisser glisser ma main sur un ou deux centimètres vers ses cheveux dont la pointe venait toucher — enfin, c'est ce que je pensais car à aucun moment je n'ai regardé sa chevelure ce jour-là — venait caresser la barre d'appui située juste sous la fenêtre, /.../ et je la sentais tournée vers le côté du bus, côté portes, elle s'est tournée et j'ai senti la pointe de ses cheveux sur ma main, davantage que la pointe, le bout, le bout de ses cheveux est venu caresser ma peau, et je fermais les yeux mais déjà je ne voyais plus, j'étais tellement bien /.../, que mes épaules se sont détendues davantage et que, sans y prendre garde, mes doigts ont envoyé encore quelques millimètres dans l'oubli, et cela suffisait, cela a suffi, davantage et ç'aurait été ma main qui se serait saisi des boucles pour les caresser, /.../ — non, tout aurait été brisé alors —, je n'y pensais même pas à cet instant, j'étais dans un autre monde, renforcé à chaque fois que Saline envoyait une mèche qui tombait vers l'arrière avec sa main gantée, et cette mèche venait parcourir la surface de ma main, surface dont l'étendue n'avait plus rien à voir avec celle de cet organe sur mon corps, rien à voir avec aucune étendue, avec nulle surface considérée seule, isolée, elle n'existait et on ne pouvait en prendre la

mesure que lors du passage de la pointe de ses cheveux /.../, et aussi, ce passage, arrivait lors des chaos, des déformations de la chaussée — et dans un bus à soufflet on sent les plus longues comme des vagues, et qui faisaient aller et venir la pointe de ses cheveux sur la peau de ma main, et je n'avais peur que d'une chose, mais grande, une grande peur : je ne serrais pas la barre d'appui, aussi, j'ai pensé qu'un cheveu, un seul, c'est si fin, avec les vibrations, ne vienne s'insérer entre un de mes doigts et la barre et qu'un chaos alors lui tire ce cheveu, c'était ma seule peur à cet instant, oubliées toutes les autres, tout oublié, c'est que tout est peur tellement, tellement de la peur /.../, et quand je reprenais conscience je voyais les autres voyageurs mais je n'avais pas peur et les millimètres que je reprenais lorsqu'elle s'éloignait imperceptiblement, si ma main les dévorait discrètement, c'était par jeu et que continue cette caresse, et que Saline ne perçoive rien, elle portait des lunettes et les gens qui en porte voient sur les côtés, je le sais, davantage que ceux dont la vue est sans défaut, et sa chevelure venait, et sa chevelure allait, caresser ma main, et à un moment j'ai pensé à la femme assise sur le strapontin, à quelques centimètres de moi debout, et me suis demandée comment cela se serait passé si j'étais un mec et bander comme ça à une distance d'une vingtaine de centimètres de son visage, /.../ et je me suis dit « eh ! comme moi, à l'instant », car le pantalon que je portais me moulait et j'étais certaine que la femme, de son strapontin, sentait mon odeur de mouille, /.../ et je devais m'écouler et m'écouler, comme mon corps, comme mon regard, un frisson parcourait mon corps et le voyage que je faisais se passait sur ce frisson, et c'était autre chose qu'un frisson, bien plus doux, rien de haché, c'est que les frissons sont découpés, d'imperceptibles stries viennent les couper, et cela tenait plus de l'écoulement, c'était quelque chose entre les deux ».

Le carnet est griffonné entièrement, l'écriture est serrée. Cela commence à la première page et s'étend tout au long, sans un point, jusqu'au bas de la quatrième page de couverture. Je ne voulais pas tout recopier et des passages ont été omis délibérément.

C'est une boîte peu volumineuse — je n'avais pas vu qu'elle calait un carton. Deux ont failli s'écraser sur moi. Il contient une paire de lunette, que je connais : ce sont celles que portait Saline à l'époque. Nous fréquentions la même classe au lycée, deux ans.

Elle était venue deux ou trois fois à la maison. Elle semblait connaître les lieux mieux qu'il n'est permis après de si rares passages. Et cela m'éclaire sur un point : lorsque les copines venaient à la maison, je

cachais Nounours tout le temps. Je n'aimais pas qu'on le voie. Saline m'a un jour parlé de Nounours. Je n'ai posé aucune question, sinon à ma mémoire — mais jamais il n'était apparu en présence de Saline.

Au milieu de la deuxième année, Saline avait les yeux plus brillants et portait des lentilles.

Dans la petite boîte, presque rien. Les lunettes et le carnet. Sur la couverture s'étale une flaque de vernis à ongles argenté. Comme un alliage de plomb. Cela semble lui donner du poids et appliquer la seule page non écrite sur la profusion de notes, et maintenir le trouble débordant de Minnie.

Une boîte de films radiographiques, assez plate, dont le couvercle s'encastre entièrement et fait disparaître les bords du fond. Il était maintenu clos par un ruban parme et soyeux. Cela a été fait de manière assez compliquée. Minnie, avant tout, a dû serrer la liasse de lettres à l'aide du ruban, dans les deux dimensions, et laisser aller, d'un côté et de l'autre, les longues bandes du galon. Le paquet a été posé dans la boîte et on a pris garde de conserver hors du coffret les deux longues extrémités du ruban. Minnie a dû emboîter le couvercle et c'est avec ce même ruban qu'elle a clos la boîte.

J'ai tiré. Le ruban s'est déroulé autour de la boîte. Le couvercle a sauté et la liasse de lettres m'est apparue. Le ruban a continué son chemin, et libéré les lettres.

Sur le haut du paquet, à la surface d'un calque et écrit à l'encre — de même teinte que le galon :

Le 23/10, série de lettres mortes

(envoyées, et recopiées, et que Minnie sentait sans retour je suppose).

Je cherche. Je ne trouvais pas.

Voilà (deux semaines ont passé) ; en filigrane sur le papier à lettre, Nounours apparaît.

(J'avais tellement peur).

Entre deux cartons, un morceau de papier plié de travers. Il semble avoir été oublié. Une trace de perte. Peut-être celle, simplement, d'un égarement. La surface accroche avec la poussière. Je le fends en ouvrant le pli.

Je le mets de côté mais je ne rencontrerai pas de carton dans lequel il aurait dû être enfermé. J'en suis sûre.

Dans la soirée j'ai écrit 3 lettres et téléphoné à 4 numéros de téléphone d'hommes que j'aime.

J'ai trouvé quatre paires de bas et un collant qui formaient un faisceau. Je m'y attendais : Pavlevka m'en a parlé le jour de l'enterrement. Après avoir jeté une poignée de terre. Il est resté très droit à côté de moi, le buste incliné, ses lèvres à mon oreille. Je sentais une impatience dans la procession, à l'arrêt, derrière lui. Ils voulaient toucher la matière de ce qui formerait les strates autour du souvenir de Minnie. Avec le temps, des couches de plus en plus dures et compactes.

Pavlevka prit le temps de me raconter l'histoire.

Les bas et les collants sont collés par endroits ensembles, et sur eux-mêmes parfois, formant un pli sombre et qui agit en altérant les dimensions du faisceau. Ils sont soyeux, doux. Par endroits, le lisse disparaît, se durcit légèrement : il y a une trace, mais qui ne s'est pas collée sur elle-même, ou à un autre voile. Je sais que c'est la mouille de Minnie qui s'est glissée entre les fibres et déposée à la surface. C'est presque invisible, juste un peu de transparence qui échappe.

Les voiles sont de teinte chair, accrochés dans la partie supérieure d'une boîte allongée, haute, en étain. Elle pèse. Le faisceau est fermé par une bague et c'est cet anneau qui tient le bas ensemble. J'ai mis la boîte debout, et le faisceau prend toute sa dimension. Son volume surtout. C'est lorsque ma main s'est enfouie que j'ai senti le carnet — comment nommer cela ; il est si petit ? Collé sur le fond derrière les voiles.

Pavlevka raconte mal. Son histoire est identique à celle du carnet ! Cette extrême similitude est, par ailleurs, étrange. Il n'a rien exagéré, aucun événement n'a été mis de côté ou atténué. C'est l'anniversaire de Pavlevka, et à cette occasion il a apporté une bague à Minnie. La bague est posée, debout, sur les cuisses de Nounours assis contre l'oreiller. Minnie a également amené un cadeau. Elle retrousse sa jupe, Pavlevka doit faire glisser le collant et lui en bander les yeux.

Il refuse et elle se retrouve seins nus. (Une page est arrachée). Un nœud est fait sur sa nuque. Minnie sent les pieds du collant qui caresse le haut de son dos, puis Pavlevka soulève ses seins et les pose dans l'entrejambe du voile, qui se tend. Elle insiste sur le fait qu'il trouve rapidement la position qui empêche le voile roulé de glisser contre ses côtes. « Mes mamelles sont soutenues entre les pointes et le corps sur

lequel elles s'attachent. La tension du collant autour de mon cou les soulève et les rapproche, les écrase l'une contre l'autre ».

Minnie sent qu'on écarte ses genoux, elle rouvre les yeux, et un mouvement l'amène tout au bord du lit. Elle est très humide et Pavlevka peut ouvrir son cadeau. Minnie l'aide en écartant ses lèvres de deux doigts. C'est un geste aussi pour entretenir la lenteur. Elle veut sentir toute l'étendue des bas qui, un à un, glissent hors du vagin. Aussi j'ai compris — un dessin apparaît sur la page qui suit — que le pouce, d'un côté, et l'annulaire et l'auriculaire de l'autre, écartaient les grandes lèvres, tandis que les deux autres doigts dosaient, par pressions et relâchements, le glissement des bas hors de sa vulve.

— Minnie les avait emballés de chair juste avant l'arrivée de Pavlevka. Il avait ce jour-là une petite quarantaine d'années.

— Un rouleau de carton épais apparaîtra, plus tard, ce même jour. Il est dressé entre les cartons. Je n'aurai que le couvercle à noircir. La date est postérieure. J'en extrais six bas. Un nœud les attache, de l'un à l'autre. Une ouverture de cuisse à un pied.

Le froufrou des nœuds a été sectionné. Les rendre plus durs, et nus, avait dû changer — probablement — leur taille, les rendre — paradoxalement — plus volumineux.

Dans le fond du rouleau de carton : les surplus de voiles (ouvertures de cuisses et pieds) et une paire de ciseau étiquetée.

Il s'est passé quelque chose. Mon nez s'est immédiatement porté sur un des nœud, les autres se succédaient dans le vide. Le plus bas, était déjà sur ma chatte lorsque je le trouvai.

J'ai demandé à ses amies, aux miennes, essuyé des refus — m'étant interdit toute explication. Je tenais à ce que Minnie repose sur une masse, sur une mousse de collants portés. Ce fut mon premier geste lorsque j'ai appris sa mort : joindre ses amies, et qu'elles gardent pour accueillir son corps froid leurs collants filés.

J'ai dû donner pas mal d'argent au funérarium. On a conservé le corps au delà de trois jours. Légalement. À l'agent funéraire — et devant ses réticences —, j'ai donné à l'avance un gros pourboire — mais je pense aujourd'hui qu'il n'aurait pu m'interdire de mettre en œuvre une telle idée, mais pas envie de discuter.

Je demeurais injoignable afin de gagner du temps ; j'avais besoin d'une récolte exceptionnelle — et cette impression de gagner du temps sur la mort en riant !

Et d'autres choses idiotes, comme la joie de filer des voiles. Je laissais traîner mes jambes dans les bus. Elles se frottaient. Cette joie, pendant deux jours. Les paires de collants ont été ensuite achetées. Par moi-même et par les amies de Minnie. C'était comme une liste de mort, nulle part déposée.

Il fallait que rien ne fût neuf. Je n'ai encore jamais enfilé autant de collants, ni n'en ai enlevés aussi rapidement après. Ensuite, il fallait les filer, avec un ongle cassé, avec un couteau au fil abîmé. Ils devaient avoir été portés, et leurs fibres altérées, victimes d'accrocs.

Violet, noir, et chair — les teintes du lieu où Minnie repose.

Je l'ai vue sur cette mousse, encadrée dans le vieux bois dont on a fait le cercueil, et j'ai laissé aller une journée supplémentaire. Je voulais, à cette vision, ajouter un couvercle de vitre.

Nounours serré dans mon manteau j'ai jeté la première poignée, et regardé chacun, passer, juste au bord. Il n'y eut plus personne pour la terre qui restait. Juste des pelles et des inconnus. Un rythme aussi. Le métal coupait la terre.

(Des mains de femmes soulevaient un peu de terre. Nous avions toutes un ongle cassé).

Plus tard j'ai pensé eu avoir le couteau abîmé sur moi. Avoir eu.

Depuis quelques jours j'y pensais : tendre un rideau noir dans le grenier. La tringle suivrait la ligne irrégulière de la peinture noire au plafond. Elle en traverserait les courbes, les failles qu'avaient dessinées les élans du rouleau. Et au sol, sur le plancher, ce serait les ondulations du rideau qui longeraient la ligne plus régulière de noir. Mais je laisse cette idée, je l'ai essayée sur plusieurs plans et elle ne tient pas.

(Voilà. Je préfère encore avancer dans le noir).

Une semaine sans que je vienne, sinon venir et peindre, maintenant, il faut que j'ouvre largement la porte pour voir une limite à la couche de peinture noire. Par terre, la frontière entre le noir et le plancher nu longe celle de l'encadrement de la porte que la lumière projette dans la pièce. La limite entre la lumière et l'ombre du vantail coupe la ligne courbe dans toute sa longueur.

Durant cette période, Pavlevka m'a contactée. Il voulait passer à la maison de Minnie. J'ai accepté. Qu'allait-il y trouver ? Tout ce qui touchait aux événements dans lesquels il avait eu une action était invisible. Aucune trace de lui dans le salon, dans la chambre de Minnie. Je pensai à un lieu, à des pièces dans lesquelles il avait pu se déplacer. Mais rien n'indiquait — nulle part dans ce que j'avais découvert — qu'il fût déjà passé là.

Une fois peut-être, était-il passé. Mais Minnie était morte trop subitement. Comment se souvenir alors des murs, des passages entre les pièces ? Dans cette rapidité à disparaître tout avait dû s'engouffrer. Et les murs de la maison, croisés une fois peut-être par Pavlevka, avaient probablement sombré sans même émerger une autre fois à la conscience.

Des lambeaux de rêves qu'il ne pourrait que déchirer davantage. En quelque sorte, cela m'inquiète, moi, à sa place. Il me charge de ses ossements oniriques.

Pavlevka se déplaçait beaucoup. Mon corps, et cela dès qu'il approchait de l'escalier du grenier, faisait écran. Je désirais qu'il ne vît pas d'accès, et non l'empêcher de monter s'il en avait eu l'envie. Mais son désir de monter ne se sentait pas. Il ignorait l'existence d'un grenier.

On ouvrit une bouteille de vin. Une conversation : non, je n'avais rien envisagé encore au sujet de la maison. Non ce n'était pas mes propres souvenirs qui me figeaient dans cette immobilité. Pavlevka sortit jusqu'à sa voiture. Son dessein, en venant ici me voir, était de m'apporter quelque chose. Il me tendit une boîte en carton renforcée intérieurement avec du papier de soie froissé. Elle venait d'un autre continent — les timbres, les cachets.

Je ne sus qu'en faire. Son geste me déstabilisait. La boîte, qui venait d'ailleurs et dont, je le sentais, le contenu était destiné au grenier, donna tout à coup une fragilité à mon entreprise.

Pas de manière isolée ; ce que m'avait donné Pavlevka ne fonctionnait pas de manière isolée. Je le sentais. Quelque boîte s'ouvrirait, une boîte avec une absence, que je trouverais endormie. Ce qu'elle contient retrouverait les lambeaux de son rêve, et alors s'éveillerait.

Les ossements oniriques qu'il me léguait inconsciemment prendraient sens alors. J'oubliai la lâcheté ressentie dans son geste, et la peur que j'éprouvais à l'idée que cela détruisse quelque chose dans la mansarde et dans ce qui s'y faisait.

La boîte cartonnée de Pavlevka toutefois n'obtient pas mon assentiment à une quelconque particularité. Je la place derrière, sur d'autres cartons. Elle n'est pas réservée.

Cela s'est fait différemment. La boîte se trouve en face lorsqu'on entre, au pied de la sous-pente. Elle est posée sur la limite du noir sur le parquet. Les pans demeurent ouverts, on ne peut les fermer sans utiliser du ruban pour les faire adhérer. J'ai fait en sorte d'extraire le papier de soie par endroits, d'en dresser des parts verticalement. Les volutes donnent du relief aux rabats rectilignes.

Incapable de percer le secret d'un seul carton. D'en ouvrir, d'en écarter un seul pan. Rien.

La plupart du temps, la lumière en haut de l'escalier demeure allumée, la porte du grenier ouverte et son ombre coupe mon dos en diagonale jusqu'à ma nuque, ma tête. Je suis assise à même le plancher. Une de mes fesses repose côté peint, l'autre côté plancher nu. Je touche ma vulve distraitement.

J'ai relevé mes cheveux en chignon. Je veux sentir l'ombre du chambranle couper ma nuque.

J'ai pensé à un découpage binaire d'abord. Probablement avec ce corps, à cheval entre les étendues de peinture et de plancher. Mais je peux le tordre, le mettre à l'aise davantage, et ses membres ne sont pas répartis équitablement autour de la limite. Il y a également l'ombre de la porte qui le découpe inégalement. Cela multiplie les sections. Il semble découpé de toutes parts en morceaux nettement tranchés. Je me caresse.

Il m'arrive de bouger, et il se déplace. Je me suis aperçue que seule sa fente, en contact avec la frontière sur le sol, demeurerait fixée — à cette ligne justement. Aussi, afin d'intensifier cette idée, je me suis débarrassée de ma robe et de ma culotte. Les fesses — celles de mon corps — ont été écartées, je suis penchée vers l'avant. Mes lèvres sont appliquées autour de la ligne que tracent entre elles les étendues.

J'aimerais trouver de la force dans cette ligne qui passe. Continuer. J'aimerais que mes règles viennent et s'écoulent. Mais ce n'est que de la mouille que mon corps secrète.

Qu'une dérivation se crée, que la ligne, avant de se prolonger au-delà de ma vulve, passe par ce corps. Que cela circule comme du sang. Faire

corps avec le lieu. C'est difficile. J'ai l'impression que rien ne circule, mon con ne fait que couler sur le fil. J'aimerais qu'il le suce. J'ai peur.

La plupart du temps, au moment où la minuterie qui commande l'éclairage de l'escalier arrive au bout de sa course je jouis.

Le lendemain, ou plus tard, je retrouve l'espace flou de la ligne et y colle mes lèvres. C'est ainsi que s'est découverte ma position penchée en avant comme adéquate. S'incliner et voir, trouver l'endroit exact où se posent mes lèvres. Une fesse légèrement soulevée pour laisser passer la lumière sous mon cul.

Ma pelle entre dans la terre du jardin. Je fais un trou. J'y dépose une boîte vidée — il y a longtemps probablement, par Pavlevka (je me suis souvenue qu'il en fumait) — de ses cigares. J'ai bien appuyé sur le couvercle, et le petit clou la clos hermétiquement.

Ça ne va pas. Il y a la clé de la porte du grenier que j'ai glissée à l'intérieur, et ça ne va pas. J'écarte la terre que j'ai commencé à répandre sur le couvercle. Je me déplace dans la maison, de pièces en pièces, avec la boîte ouverte. J'y dépose toutes les clés de la maison de Minnie.

Celle du seuil également — je suis restée un long moment devant la serrure, essayant de me souvenir de chacun des tours et des claquements depuis l'enfance. Il y a le jour, l'instant, où Minnie me l'a donnée aussi. Elle la tenait, et la faisait aller et venir à quelques centimètres de mon visage. La clé allait et venait, en lieu et place de son index (prendre garde à la perte), mais sans gronder. Pourtant, jusqu'à aujourd'hui — à l'instant où il va cesser — ce passage devant mon visage fut un murmure. C'est à dire un **grondement** étalé dans le temps, et qui éclate toutefois aujourd'hui, comme si j'en avais remonté l'écho jusqu'à l'origine sans en perdre la force.

Je retourne dans la terre avec la boîte et toutes les clés. Une seule poignée est jetée.

Je forme une colline autour du trou, avec le désir que la terre couvre la boîte en tombant lentement sans mon aide. Avec la pluie, avec le vent. Faire de cette manière, c'est comme laisser battre une porte.

La boîte en bois est déjà debout lorsque je la découvre. Sur le côté, un carton la retient — sans cela elle serait tombée —, et celui sur lequel elle repose est écrasé, sur un flanc, par son poids. La caisse pèse à bouts de bras.

J'ai dégrafé le panneau de papier épais qui en clôt l'accès, en la conservant debout. Les chiffres d'une date, en noir, couvrent le fond.

21 / 12. La barre de séparation semble joindre les deux « **1** ». Deux sabliers sont accrochés. Le sable rose se trouve dans la bulle inférieure, et on a fait s'écouler, sous chaque bulle, du vernis à ongle. Peut-être pour briser ce temps déterminé que mesurent les sabliers.

J'ai lu le carnet. Minnie a passé une longue nuit avec Walt, sans dormir. Elle n'est pas allée travailler le lendemain. C'est probablement ce temps sans mesure que l'on voit.

Les coulures de vernis ne s'interrompent pas dans le vide. Chacune d'elles se prolonge un temps sur la fine bride d'une chaussure à talons, que je ne connaissais pas. Le soulier se trouve presque de face et la bride de cheville est écartée, et fixée à chaque extrémité, vers les bords de la boîte, où vient s'écouler le vernis, et où, plus haut, se tiennent les sabliers.

C'est étrange, le vernis a coulé en diagonal. La symétrie est également brisée par la longueur différente des brides : on les fermait sur l'extérieur du pied, au-dessus de la malléole. La chaussure est décentrée.

Le carnet reposait au fond de la chaussure, au bout de la pente. Un ticket de bus — oblitéré à la même date — est collé sur la couverture. L'année a été grattée à l'ongle. Le carnet s'ouvre sur un autre ticket de bus. Même ligne — la 8 —, et une heure plus tard. Minnie ne voulait pas sortir de ce bus. Ne pas accéder à l'extérieur, elle refusait de se trouver à l'air libre ce jour-là. C'est ce qu'elle écrit dans ces pages.

Jouer encore de son odeur de femme qui a mouillé toute la nuit. C'est en fin de nuit que cette idée est venue, et c'est aussi comme ça qu'elle a duré jusqu'au jour. Elle demandait à Walt de la faire s'écouler, sans cesse. Minnie imprégnait alors de sa mouille des endroits stratégiques de ses vêtements. Ainsi que Nounours, qu'elle a gardé avec elle dans le bus, et dont l'épaisseur et l'onctuosité permettaient une intense

imprégnation. Il était serré contre son épaule. Sous son manteau — et ça m’a rappelait l’enterrement, ma façon de faire avec la peluche afin que Nounours fût présent et proche.

Les endroits stratégiques étaient les épaules de son chemisier, le bout de ses manches, et aussi — peut-être avec l’expérience le jour de sa rencontre avec Saline — le bas de sa jupe. Walt avait dû aussi lui caresser le visage de son humidité, et elle-même s’était parfumée de son odeur ; dans le cou, et sur l’intérieur des poignets, derrière les oreilles.

Minnie relate sa drôle de sensation lorsque Walt passait lentement les doigts sur son visage. Il faisait pénétrer son jus dans sa peau. Il lui semblait qu’il la démaquillait. De quoi ? De sa pudeur ? Non. Je ne trouve pas. Je trouve moi qu’il la maquillait. Il la maquillait de son désir, de sa joie.

Dans le bus alors, elle s’approchait des femmes pour qu’elles sentent. Minnie demeurait très proche, elle approchait les endroits stratégiques de leur visage, se tenait aux barres verticales, le poignet tourné vers leurs narines. Elle allait serrer celles installées sur les strapontins, et tournait parfois sur elle-même et que se propage alentour par le léger déplacement d’air son odeur.

Elle voulait qu’on sente sa joie, son amour, sa chatte, sa mouille, son désir.

À la fin du voyage, Minnie aperçut un jeune homme. Il pleurait probablement un amour. Elle s’assit et il se calma, par pudeur peut-être. Minnie lui parla doucement, il cessa de pleurer. À ce moment elle avait sorti Nounours et le jeune homme la regardait, étonné, et affolé à la fois. Il n’était pas un gamin ! Le bras de Minnie passait sur le dossier du siège dans le dos de l’homme, elle apposa Nounours juste sous son épaule. Il inclinait la tête pour regarder la peluche, Minnie l’avait confiné encore plus près de son visage. Il regarda Minnie une fois.

Sa tête s’incline à nouveau, il se cale presque contre Nounours. « Alors ça s’est remis à couler », relate Minnie.

C’est probablement cet écoulement qui a amené une culotte dans l’espace de la boîte en bois. Elle est roulée dans la cambrure que forment le talon et la semelle.

La boîte — le reliquaire — se trouve devant les autres cartons disposés du côté sombre. J’ai décidé de la laisser là — et c’est une place

légitime, mais je veux la voir encore, tant que je n'aurais pas su la nature de l'écoulement qu'a essuyé la pièce de lingerie.

Dressée sur mes jambes avec la boîte de Pavlevka dans les mains.
Debout entre les boîtes ouvertes et les cartons clos. Elle a été saisie à la base afin de ne pas agir sur les volutes de papier de soie qui s'élèvent.
Les deux brides s'échappent pourtant, roses sur une fine mousse de soie. Trop fine pour de la mousse.

Comment se fait-il que Walt ait envoyé le soulier solitaire à Pavlevka ?
Que faire de ce soulier ? On ne peut l'ajouter au reliquaire et aux objets qu'a agencés Minnie. Le lieu semble assez vaste pour le faire ; on ne peut pourtant rien y adjoindre.

Le fait d'avoir relevé des pans de papier de soie est-il suffisant ?

Elle est posée près de la porte ouverte.

Je viens deux jours après.

Je la jette, c'est décidé.

Je la jette dans un coin côté noir.

La boîte roule et bute sur ses angles. Le jet, et ce qu'elle montre à l'arrêt — son apparence à ce moment-là —, empêche que je me déplace. On se regarde. Je tiens à garder ce regard et ce que je vois, c'est une révélation, une épiphanie. Un seul angle peut-être de papier de soie placé autrement, une seule bride décalée d'un pauvre millimètre, et tout aurait été brisé.

J'hésite. Cette histoire de millimètre n'est que d'apparence. Puis je me souviens qu'elle ne m'appartient pas, que c'est le jet, le mouvement qui a fait. Pas moi, seule, mais le mouvement que j'ai fait. Que l'apparence ne représente pas le mouvement. Le mouvement vient d'ailleurs déjà, il se constitue de manière complexe. Et que l'apparence, à bien y regarder, ne présente qu'une partie, une des formes du mouvement. Et le hasard, aussi, a choisi cette forme. Avec mon désir.

« J'ai relevé mes cheveux en chignon. Je veux sentir l'ombre du chambranle couper ma nuque. »

C'est écrit plus haut. En fait, c'est le vantail qui entaillait mon corps de son ombre. Et non le chambranle. Je pense toutefois que c'est bien ce dernier qui était à l'œuvre lorsque je m'asseyais sans presque bouger. C'est bien sa tranche qui agissait quand je dégageais ma nuque.

Je n'irai plus m'asseoir de la sorte, et le découpage était nécessaire à ce moment-là. Le chambranle n'aurait pas porté cette ombre sur mon corps.

Plusieurs jours de suite je viens devant la porte du grenier — que j'ai tirée davantage, afin d'en voir plus largement la surface. Malgré ce dégagement pratiqué dans ma vision, au bout de quelques jours, je ne vois plus la porte à force d'avoir les yeux dessus.

Je la dégonde.

Walt est trop éloigné. Je me refuse à donner cette mission à Pavlevka, ou à un inconnu. C'est Hyacinthe qui vient, elle est trop lourde pour moi. Et je veux qu'on l'apporte dans le jardin.

Je suis sur le pas de la porte de derrière, Hyacinthe au milieu du jardin avec la porte du grenier qu'il tient. Il ne sait que faire, me regarde, je vois son visage interrogateur d'un côté, de l'autre. Il se tourne pour ne plus me quitter des yeux. Je vois la tranche. Je ne sais que faire.

Il faut faire sauter la poignée, poser la porte à plat dans l'herbe. C'est tout. Au nord de l'arbre et que son ombre en balaie lentement la surface. Et aussi, je pique des bulbes de jacinthe tout autour.

Je me tiens sur le seuil et mon ombre porte dans le grenier. La minuterie s'arrête. J'allume de nouveau, entre. L'ombre de ma tête disparaît au sommet du rectangle de lumière. Les angles ne sont pas droits.

Je me souviens encore de mes positions assises. Il était important que, dos au seuil, soit visible aussi devant mon corps la lumière, à travers la porte ouverte.

Cela était vain bien sûr. J'avais beau, avec l'aide de la lumière, déplacer le seuil à l'intérieur du grenier, c'était encore là, devant le seuil, que j'étais présente.

C'est ainsi que l'idée est venue de me faire disparaître.

Des surfaces noires. Je marche entre elles. La minuterie égrène mes pas égarés — elle tourne. Je trouve une porte. La lumière